

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°88 – août-septembre 2020

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

Novalis. *Les Hymnes à la nuit* (je le lis en traduction française)¹. Ce livre est une sorte de *corpus delicti* pour moi, une justification de toutes les croyances concernant cette maladie des Allemands, le désir de mort.

Sandor Marai, *Journal*, année 1946².

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

NOVALIS.



Novalis est sans doute un des plus glorieux représentants du mouvement romantique inauguré en Allemagne par la critique de Schlegel et la poésie de Tieck. Pourtant il nous répugne de restreindre l'influence de l'auteur d'*Ofterdingen* aux limites d'une école. Quelque ferveur qu'il ait témoignée pour les opinions émises autour de lui par ses illustres amis sur la rénovation de l'art, c'est surtout considéré dans l'indépendance de son allure et dégagé des influences du moment que Novalis nous semble grandir. En se plaçant à ce point de vue, on comprend mieux quel rôle Novalis eût pu jouer dans la littérature de sa patrie, s'il lui eût été donné de fournir une longue et paisible carrière, celle de Goethe par exemple. Novalis s'appuyait sur une idée féconde, il rêvait une alliance étroite entre l'idéalisme et le culte de la nature. Si l'application pratique de cette idée devait provoquer de justes objections, l'influence qu'elle pouvait exercer dans l'art ne saurait être contestée. Par cette conciliation qu'il rêvait entre l'amour de la beauté extérieure et les plus ferventes aspirations du spiritualisme,

¹ [Vraisemblablement, la traduction de Geneviève Bianquis, parue aux éditions Montaigne, en 1943].

² Sandor Marai, *Journal, Les années hongroises, 1943-1948*, Albin Michel, 2019.

Novalis se montrait supérieur à Goethe. Le poète de Weimar, en effet, consacrant à la nature une adoration presque exclusive, était enclin à mépriser trop souvent les exigences de l'idéalisme.

La poésie allemande n'a persisté toutefois ni dans la voie tracée par Goethe ni dans celle qu'indiqua Novalis. La vie intime de la nature, célébrée par l'un, idéalisée par l'autre, n'a point provoqué de nouveau l'enthousiasme de la muse germanique. A cet immense essor de la fantaisie a succédé une réaction en faveur de la poésie simple et naïve des vieux temps, aimable poésie sans doute, qui a révélé à Uhland ses plus gracieux secrets. La nature n'est plus interrogée en Allemagne avec cette curiosité ardente qui égarait le poète aux plus mystérieuses régions. Le règne des contemplateurs est passé ; on en est revenu à chanter d'une voix aussi mélodieuse que Burger³ et Hölty⁴ l'azur du ciel, l'eau claire des sources, le parfum des tilleuls. Au lieu de faire de la création le but particulier de son étude, l'objet suprême de son culte, la poésie lyrique allemande n'y cherche qu'un écho aux souffrances ou aux joies du cœur. Cette tendance se manifeste par un retour aux anciennes légendes, aux vieux monuments des littératures du Nord. Les recherches ardentes qui ont occupé l'esprit allemand dans les premières années du siècle devaient amener cette lassitude. La muse germanique se repose avec délices de ses longs et pénibles efforts ; Goethe a été le dernier de ces athlètes infatigables qui la poussaient sans cesse à de nouvelles conquêtes ; elle s'assied joyeusement aujourd'hui sous l'ombre embaumée de ses forêts, heureuse de pouvoir respirer le parfum des pins et la fraîcheur des fontaines, sans avoir à poursuivre au milieu de ses naïves jouissances la solution d'un grand problème d'art ou de philosophie. En un mot, il y a entre l'époque actuelle et l'époque illustrée par Goethe et Novalis toute la différence qui existe entre l'heure du repos et celle du travail. Pourtant il ne faut pas trop s'inquiéter de cette indolence apparente. L'Allemagne ne saurait longtemps s'oublier en ces molles extases. Les germes peuvent sommeiller dans le sillon, mais le premier rayon de soleil les aura bientôt fait éclore. Après s'être égarée dans les routes fleuries de la ballade et du *lied*, la muse allemande reviendra d'un pas ferme à la route glorieuse d'où elle s'est écartée un instant. Elle ne saurait méconnaître sa destinée, noble guide qui l'a appelée de tout temps aux cimes lumineuses ou aux mystiques profondeurs.

V. de M... [Victor de Mars]

³ [Gottfried Bürger (1747-1794), l'auteur de la fameuse ballade *Lénore*, traduite par Nerval en 1830.]

⁴ [Le poète Ludwig Hölty est mort, tuberculeux, à 27 ans, en 1776.]

UN ROMANTIQUE ALLEMAND NOVALIS

par Oswald Hesnard

Agrégé d'allemand, Oswald HESNARD (1877-1936), fut conseiller culturel de l'Ambassade de France à Berlin, où il séjourna de 1919 à 1932 et fonda, en 1930, la « Maison académique de Berlin ». Homme politique, il passe pour avoir été, durant ces années, une sorte d'« éminence grise de la politique française en Allemagne ». Il est l'auteur de *Partis politiques en Allemagne* (1923)⁵.

Rares sont les historiens de la littérature qui conservèrent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féerique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. Sa personne exerça sur les intelligences et sur les sensibilités de ses contemporains un charme quasi irrésistible. Et ce charme émane perpétuellement des poèmes qu'il laissa. Toute son individualité faite de grâce juvénile et souriante comme de mélancolie brumeuse, de hardiesse et de confiance exaltée comme de langueur trouble et désolée, de fécondité joyeuse comme d'impuissance morne, sa figure légendaire d'amant d'une maîtresse lointaine et jamais possédée, de poète voué tôt à la mort ; sa vie romantique, passée tantôt à l'air libre des montagnes bleues, tantôt dans la mine mystérieuse où, avec le maître Werner il s'exaltait à lire le livre de l'histoire terrestre ; sa fin d'extase aux lèvres de l'Infini, tout cela monte des feuillets légers qui forment son œuvre poétique, et crée autour du lecteur une atmosphère de romantisme où le sens critique a peine à vivre. Tout naturellement, une légende s'est vite formée autour de ce nom, une légende qui dure encore, puisque les jeunes poètes de l'Allemagne contemporaine partagent parfois avec M. Maeterlinck l'idée d'un Novalis démiurge, inconscient, d'essence énigmatique, « ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs »⁶.

Mais il y a autre chose en Novalis que cette attirance. Il y a ses idées, ses intuitions surtout, sur le monde, sur les choses de la vie et de la religion, il y a le contenu idéal des *Fragments*, d'*Europa*, d'*Henri d'Osterdingen*, il y a ses conceptions obscures et souvent contradictoires de poète théosophe et d'illuminé. Ici l'admiration naïve fait place à un enthousiasme trop souvent artificiel ou à un dénigrement systématique. Selon que le critique sera catholique,

⁵ On trouvera une biographie détaillée d'Oswald Hesnard et de nombreux documents (photographies, archives, correspondances) sur le site de Bernard Hesnard : <http://bernard.hesnard.free.fr/Hesnard/oHesnard.html>.

⁶ *Les disciples à Saïs et les Fragments de Novalis*, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction par M. Maeterlinck. Bruxelles, 1895.

protestant ou irréligieux, partisan d'un gouvernement théocratique ou adepte de théories révolutionnaires, notre poète sera magnifié comme un apôtre ou rejeté dédaigneusement comme un visionnaire. Quelques rares auteurs se sont efforcés de donner de Novalis une idée exacte à force de documentation consciencieuse et d'observation subtile. Dilthey, Haym, Heilborn ont contribué, plus que personne, à débarrasser ce chapitre d'histoire littéraire que constitue le « cas Novalis » de la végétation touffue dont l'avait revêtu la controverse politique et religieuse. Un Français, M. Spenlé⁷, vient enfin de mettre les choses au point en analysant les œuvres du poète romantique avec une patience très scientifique, en les situant dans leur milieu, en en dégageant les causes internes et extérieures, en exposant enfin, avec un calme qui n'exclut pas la sympathie, l'intérêt éducatif et historique qu'elles présentent.

La tâche n'était point facile. On développe assez facilement la philosophie de Fichte de l'idée centrale du moi absolu. On peut ramener la théologie de Schleiermacher à deux ou trois idées fondamentales : intuition de l'Infini, valeur toute individuelle de la religion, son indépendance à l'égard de toute spéculation morale et métaphysique. Qu'on essaie en face de l'œuvre de Novalis ce petit travail de « réduction », qu'on tente même de déterminer en grandes lignes une « évolution » dans sa vie intérieure ; peine perdue. Cet auteur échappe à toute tentative de plan méthodique précis. Il fut un génie ondoyant comme l'Eau, l'élément préféré des théosophes et des physiciens romantiques, de Jacob Böhme [*sic*] et de Ritter. Qu'a donc fait M. Spenlé ? Il s'est penché sur cette eau profonde, il a étudié les multiples rayons qui venaient s'y réfracter ; il s'est parfois complu à en admirer les scintillements fugaces, il a su en explorer aussi les régions obscures qui ne reflètent que les ténèbres.

Nous assistons ainsi, avec son biographe, à la jeunesse inquiète du poète, à cette jeunesse pleine de tâtonnements, d'enthousiasmes qui durent un mois, de vocations vite abandonnées ; et déjà nous apparaît nettement une face de son caractère : un « monoidéisme » affectif dont l'objet ne tarde pas à se « volatiliser » pour ainsi dire à la flamme de la passion, une faculté de forte tension nerveuse qui se retourne vite en son contraire, une aptitude inquiétante à de rapides dépressions. Puis, c'est l'idylle de Grüningen, l'amour mystique dont l'objet fut la très jeune Sophie von Kühn, petite âme légère, ingénue, enfantine, que la mort promptement transfigura. Le « surmenage sentimental » dont cet amour s'accompagna et qui fut préparé par les romans de Jacobi, les

⁷ *Novalis, essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, par E. Spenlé. Paris, 1904, Hachette.

écrits de Zinsendorf [*sic*], mena rapidement Novalis à ce stade de la passion romantique où l'amant paraît ne pas aimer l'élue pour elle-même, mais reporter son amour sur un objet intérieur, sur lui-même, sur l'idée qu'il se fait de l'amour, idée infiniment supérieure à tous les symboles par lesquels elle s'exprime dans la vie réelle. Encore ce sentimentalisme raffiné se pimente-t-il d'érotisme mystique. Il s'exaspère par la souffrance, par la maladie qui affine les sens, enrichit les tons de la volupté, – étend la « zone animique » du mystique et lui donne une sensation multipliée de la vie. Haussée à ce point, la passion romantique se passe de l'objet. Il se produit en amour pour Novalis le phénomène que nous verrons apparaître dans sa pensée. Le Moi qui sent, comme le Moi qui pense, s'affranchit de toute dépendance objective, il s'affirme déjà comme le seul créateur. Sophie peut mourir : la passion qu'elle alluma va continuer de brûler, attisée tout d'abord par la douleur et le deuil ; puis cette flamme s'étendra à toute la vie morale du poète.

Et cette douleur n'est pas un gouffre où l'on se débat, dans l'angoisse de ne pas trouver d'issue. Novalis chérit sa peine, choisit son tourment, pour l'acuité qu'il donne à ses sensations et à ses pensées, pour la soif de l'au-delà qu'il y gagne, pour les révélations insoupçonnées qu'il y reçoit. Car, pour les âmes inquiètes de la fin du XVIII^e siècle, le besoin du surnaturel, la recherche de l'exaltation fiévreuse, l'entretien d'une « température animique » élevée sont autant de tendances que partagent tous les « hommes hauts » peints par Jean-Paul. Le « délire de désincarnation », condition des suprêmes révélations, a saisi ces âmes ardentes. En attendant la mort, il s'agit de découvrir dès cette vie un point de vue d'où le regard plonge, par échappées, dans l'au-delà. De là les pratiques spiritiques auxquelles fut initié notre poète et dont M. Spenlé nous fait sommairement l'histoire ; de là la stricte discipline morale que s'impose Novalis, les isolements prolongés dans la chambre mortuaire de l'aimée, les phénomènes de division de la conscience qui permettent à l'inconscient d'agir sur son âme et de découvrir à celle-ci les paysages crépusculaires de l'« autre monde » ; de là l'usage des agents chimiques qui provoquent l'extase, de là, enfin, la discipline étrange que nous enseigne le *Journal* du poète, et la poésie transcendante des *Hymnes à la nuit*, œuvre mélodieuse d'un poète somnambule, ivre de haschisch.

Mais, précisons. Le lecteur français pourrait croire que de cette poésie de ténèbres le fond moral est le plus radical des pessimistes. Qu'on ne s'y trompe pas, Werther se suicide parce que le monde est une prison où étouffent ses aspirations idéales. René proclame une éclatante rupture de ban avec le monde, en face duquel il dresse son indifférence dédaigneuse. Novalis prend une

attitude très différente du désespoir pathétique, comme de la résignation stoïque et théâtrale. Dans le cas qui nous occupe nous ne trouvons pas ce « sentiment de solitude morale » dont M. Canat, dans une thèse récente⁸, a décrit les nuances les plus fines chez les Romantiques et les Parnassiens français. Chez le mystique allemand l'idée de mort n'est pas une idée de révolte misanthropique, d'anéantissement. La mort n'est pour lui qu'une vie intensifiée, parée des couleurs de l'orgie, d'une orgie divine de beauté.

Optimiste foncier, virtuose de la jouissance, Novalis veut faire rendre à la vie humaine tout ce qu'elle peut comporter, pour un cerveau finement organisé, de joies supérieures. A l'être spirituel convenablement exalté il est donné de considérer la vie comme une « illusion belle et géniale », comme un « spectacle grandiose » – avant de goûter aux joies absolument réelles de la mort.

Voilà pour le problème plus particulièrement psychologique – pour ne pas dire pathologique – du *Journal* et des *Hymnes à la nuit*. Les *Fragments* posent le problème plus spécialement philosophique des conditions de la connaissance. Il est vrai que nous n'y trouvons aucune recherche méthodique et rationnelle. Affirmations, prophéties, « intuitions géniales », analogies fantastiques et souvent absurdes, synthèses audacieuses, extravagances, il y a tout cela dans les *Fragments*. M. de Wyzewa⁹ y trouve « la théorie complète du transformisme, l'affirmation de l'unité chimique des corps simples, le clair pressentiment de la photographie, le pressentiment non moins clair de l'origine infectieuse des maladies... l'idée des colonies ouvrières et des sociétés coopératives ». L'auteur de ces lignes semble avoir pris plus au sérieux que le poète lui-même de brillants paradoxes. « Faut-il toujours être raisonnable ? » demande Novalis en parlant lui-même des *Fragments*. J'ai connu un latiniste qui trouvait dans Lucrèce la « théorie complète » de la psycho-physique. Les mots sont susceptibles de tant de combinaisons ! Et Novalis est un si admirable faiseur de « réussites » !

Indépendamment des innocentes mystifications qu'ils contiennent, ce qu'il est surtout intéressant de suivre dans les *Fragments*, c'est la façon curieuse dont le filon de la philosophie de Fichte a été monnayé par Novalis à l'image du parfait romantique. J'aurais aimé trouver au début du chapitre IV sur l'*Intuitionnisme* un exposé plus systématique des explications qui nous introduisent

⁸ [René] Canat, *Une forme du mal du siècle. Le sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens*. Paris, 1904.

⁹ [Théodore de Wyzewa, « le poète Novalis »], *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1900.

dans la *Wissenschaftslehre*. Le chapitre y eût peut-être encore gagné en cohésion.

Qu'est-ce que le « Fichtéisme » ? En gros, c'est une doctrine qui adopte, en face du problème du fondement de l'expérience, l'attitude idéaliste. En quoi consiste cette attitude ? Les deux éléments de l'expérience sont, d'une part l'objet, de l'autre l'esprit. Or, philosopher, c'est s'élever au-dessus de l'expérience, c'est abstraire, c'est séparer par la pensée ce qui est uni dans l'expérience. Si l'abstraction porte sur l'objet, il reste le « moi en soi ». Si elle porte sur l'intelligence, il reste la « chose en soi ». Le premier procédé est l'idéalisme ; le second le dogmatisme. Et Fichte montre que le dogmatisme est impossible, puisqu'il s'efforce de faire sortir de l'objet la représentation de l'objet, de l'être la conscience. Or l'*intelligence* qui se contemple, qui s'apparaît à elle-même, implique par là même une *existence*. Mais inversement, de la simple existence, il ne saurait jamais sortir une intelligence. Il y a là un abîme que le dogmatisme ne saurait franchir, une genèse qu'il est impuissant à expliquer.

Quant à la solution kantienne, qui consiste à poser l'objet comme « chose en soi », « noumène » inconnaissable, elle engage en deux contradictions insolubles : 1° elle rapporte les phénomènes au noumène comme leur cause ; elle applique donc à la « chose en soi » la catégorie de la causalité qui ne peut être – d'après Kant lui-même – appliquée qu'aux phénomènes ; 2° elle pose le noumène, c'est-à-dire ce que nous ajoutons *par la pensée* au monde phénoménal, comme l'*Être indépendant de notre pensée*. A la place de ce mélange inacceptable de dogmatisme et d'idéalisme, il faut mettre l'idéalisme pur, en supprimant cette « chose en soi », en posant le « moi » comme fondement explicatif de tous les phénomènes.

Au début de sa philosophie, Fichte pose donc le moi absolu, qui n'a pas encore d'objet hors de lui. Ce moi n'est pas le moi individuel ; ce n'est pas le moi de la conscience réelle, c'est le moi qui se pense lui-même, qui constitue l'unité primordiale de la pensée et de la chose pensée. Il n'est pas un être, un fait accompli : il se pose lui-même, il est un acte. Aussi est-il impossible d'en prendre conscience par le moyen des concepts, à la façon de la pensée qui s'exerce sur les objets : il est perçu par la conscience qu'on prend de son être intime, de sa liberté absolue à l'égard des choses, par l'« intuition intellectuelle ». Tout le contenu de notre conscience ne sort donc que du moi. Mais, pour que le moi soit capable d'une représentation, il lui faut le *non-moi*. Dans le moi, il y a donc le moi et le non-moi. Le moi se limite lui-même, se prive pour ainsi dire d'une partie de sa réalité pour la reporter sur le non-moi ; il se pose comme conditionné par lui et le conditionnant. Comment

cette délimitation réciproque est-elle possible ? En supposant dans le moi une activité indépendante, autonome, qui consiste à limiter l'activité – en soi infinie – du moi, comme par un choc extérieur. Cette activité, c'est *l'imagination productive*. C'est un travail inconscient, qui produit l'objet et qui, parce qu'il le produit *inconsciemment*, nous le fait apparaître hors de nous.

Le monde extérieur est donc pour l'idéaliste une limite que le moi s'oppose à lui-même. Cette limite n'est pas fixe, car le moi n'est pas susceptible de délimitation définitive. Après chaque sortie, l'imagination revient à son point de départ et se rejette de nouveau à l'infini. Nouvel essai de délimitation, nouvel essor par delà la limite que le moi s'est créée. C'est dans ce processus ininterrompu que consiste le développement de notre activité représentative.

Cette exaltation du moi, cette affirmation d'une expérience *interne*, supérieure à toute expérimentation extérieure, cette conception du moi créateur de l'univers, conquièrent tout de suite les romantiques. Schelling, Fr. Schlegel eurent tôt fait de se bâtir un « idéalisme transcendantal » bien au-dessus du monde borné des vérités de sens commun où triomphent les têtes vulgaires. Novalis proclama la souveraineté indiscutable du « démiurge » humain. « L'expérience et la nature diront ce qu'elles voudront » ; les décrets de l'intuitionnisme sont irrévocables. Les mathématiques sont là pour prouver la docilité de la nature aux affirmations de l'esprit. Aussi, pour Novalis, la philosophie doit-elle être la « mathématique universelle », et le voici tâchant à « mettre l'absolu en logarithmes », à découvrir un système de notations analogue à l'algèbre, pour y embrasser toute la réalité. Les termes antithétiques « esprit » et « matière », « forme » et « contenu », « moi » et « non-moi » se rapprochent, se combinent en d'aventureuses synthèses. Tous les conflits se neutralisent. Il n'y a plus de contraires dans le ciel abstrait de la métaphysique romantique. C'est l'âge d'or de la philosophie.

Comme condition de toute abstraction, Fichte avait posé le *pouvoir absolu d'abstraction* auquel il avait donné le nom de Raison. C'est par la Raison que l'homme prend enfin conscience de la différence radicale qui existe entre le non-moi, duquel il est possible d'abstraire, et ce sur quoi l'abstraction ne peut pas être opérée sans reste : le moi. C'est par la Raison que le moi reconnaît enfin que toute détermination venait de lui, et de lui seul ; c'est par elle que nous arrivons à la *conscience pure*. Et voilà comment le théoricien idéaliste posait l'apaisement des conflits. Novalis va nous donner la traduction mystique de ces pensées. L'idéal de la conscience véritable, on l'atteint par l'extase. Par elle le poète découvre l'arbitraire qui fait le fond de l'univers. Le monde est un mirage. Et,

tandis que Fichte, logiquement, voit le couronnement de la philosophie dans l'activité pratique de l'homme, dans l'effort du moi pour produire l'harmonie complète du monde avec lui, l'abolition finale de toute résistance en dehors de lui, l'accomplissement total du moi, tandis que le moraliste-citoyen excite les jeunes générations à l'action morale, seule digne d'un cœur viril, Novalis s'avance d'une démarche incertaine entre les illusions que sa pensée a percées à jour et se réfugie enfin dans le domaine de l'art, seule région où l'illusion devienne vérité, où s'affirme sans entrave l'activité créatrice dont le monde et la vie ne sont qu'une ébauche.

Nous avons vu quel rôle essentiel jouait dans la doctrine de Fichte l'imagination productive. Tout sort de l'imagination : elle est la source de toute connaissance, elle nous fournit toutes les catégories que Kant faisait sortir de l'entendement. Ici encore les romantiques vont « fichtiser mieux que Fichte ». Ils annoncent donc que « tout ce que produit l'imagination existe par là même réellement ». Par ce sens merveilleux, déclare Novalis, l'homme efface les limites ordinaires de l'imaginaire et du réel ; il est mage, il peut agir sur ses organes, il peut même « restaurer des membres perdus », se créer des sens nouveaux. Le critère de la réalité ne peut être cherché ailleurs que dans les données du « sens intime ». Le monde est un rêve, le rêve est un monde. Croire, affirmer, c'est se libérer des idéaux tendancieux, contradictoires, du savant, de l'homme d'action. Rêver, sentir, aimer, constituent la poésie, l'art libérateur où le génie rend méthodique, consciente, l'activité spontanée du « *gemüt* », où le poète se mêle aux choses, pour en donner un tableau plus riche et plus parfait, lui qui voit l'invisible, touche l'impalpable. Car le poète a développé en lui l'« organe intérieur du rêve », cette faculté merveilleuse qui, même soustraite aux impressions des sens extérieures, serait capable de construire *sans eux* un univers exactement semblable à celui qui nous est fourni d'ordinaire *par eux*. Et quelle sera cette poésie transcendante, commencement et fin de tout, cette poésie par quoi s'exprimera parfaitement la même pensée démiurgique que les différents arts et sciences ne font que formuler à l'aide d'un système particulier de signes ?

Elle sera symbolique. Le symbole n'est-il pas à l'origine de toute pensée, puisque la pensée la plus primitive naît d'une conformité mystérieuse, d'une sorte d'« harmonie préétablie » entre le monde et l'esprit ? Le langage, instrument indispensable de la pensée, est un premier degré de conscience dans le symbolisme. Mais le langage vulgaire n'est qu'un moyen inférieur d'expression ;

le langage scientifique paraît ne plus se souvenir du symbolisme primitif, car, entre lui et la chose qu'il signifie, n'existe plus aucun lien organique, transcendant. Le langage poétique, au contraire, riche de tous les éléments plastiques, musicaux, qu'il contient, est le seul langage « dynamique », évocatoire. En associant ses mots selon de merveilleuses affinités, dont le divin hasard lui dicte souvent les plus ingénieuses, le poète déchaîne subitement dans notre conscience un véritable tourbillon d'associations d'idées toutes neuves. L'artiste en mots, l'enthousiaste du verbe, est celui qui pressent magiquement les puissances occultes du mot sur le moi humain. Par le rythme qui berce, qui endort, il accélère cette véritable « suggestion » ; par le symbole il donne à l'idée l'aspect troublant des contrées lointaines, des paysages antiques, il lui ajoute l'attrait d'une science à demi dévoilée, d'autant plus alléchante. L'artiste romantique enfin sait que le mystère non seulement nous environne, mais qu'il habite en nous ; son art sera donc *intérieur*, c'est-à-dire qu'il tendra vers l'expression musicale, et c'est par là qu'il semble annoncer la conception schopenhauerienne et wagnérienne de la musique : l'art suprême où s'exprime confusément l'inexprimable volonté.

A suivre

LES ROMANTIQUES ALLEMANDS

Présentés par Armel Guerne

VOICI un livre d'une grande richesse et d'une grande nouveauté.

Est-il donc si neuf de nous parler du romantisme allemand ? Nous en parler, non. Mais nous le faire connaître vraiment, beaucoup plus. Les traductions ramènent trop souvent à quelques grands noms le répertoire qu'elles en donnent au public français. Encore cela est-il assez récent. Y a-t-il beaucoup plus de vingt ans que les initiatives des *Cahiers du Sud*, par exemple, ou les travaux d'Albert Béguin, ont marqué un mouvement sérieux dans ce sens ? Il y a encore beaucoup à faire avant que le bachelier moyen soit en mesure de se douter que le pauvre petit romantisme français n'est qu'un épisode mince et factice de la vie littéraire, tandis que le romantisme allemand a soulevé une vague de fond dans l'océan de la poésie universelle. La copieuse anthologie¹⁰ que

¹⁰ [*Les Romantiques allemands*, Bibliothèque européenne, Desclée de Brouwers, 1963].

vient de nous donner Armel Guerne sera d'une aide précieuse pour nous en instruire efficacement.

Le poète de *La Nuit veille*, non moins poète quand il a traduit déjà certains des textes les plus difficiles de Novalis et de Hölderlin¹¹, était mieux qualifié que personne pour composer ce recueil. Le romantisme allemand est un monde qu'il connaît à fond et dont il a inventorié maints trésors ignorés chez nous. Il a rassemblé dans un florilège des traductions choisies parmi les meilleures qui aient été faites, et dont plusieurs sont peu connues. Il a beaucoup traduit lui-même, et de nombreux textes, grâce à lui, sont publiés ici en français pour la première fois. Les romantiques allemands lui sont familiers, des plus grands aux plus petits, des plus célèbres aux plus obscurs, dans leurs œuvres fascinantes et dans leurs vies plus ou moins mouvementées. Dirai-je qu'il possède trop bien son sujet ? Peut-être, et de là vient le seul défaut, à mon avis, de ce livre qui vient combler un grand vide dans nos bibliothèques.

Certes, Armel Guerne a bien fait de couper court à l'abus des notices, si fréquent dans ce genre d'ouvrage. Il réduit les siennes à quelques formules qui, d'ailleurs, sont souvent d'une valeur rare¹². Il a voulu nous faire aborder les auteurs par leurs œuvres, qu'il publie sans coupures : que ce soit un poème d'une demi-page ou une pièce de théâtre qui nous est révélée intégralement. Tout cela ne mériterait que des compliments si les ignorants que nous sommes n'éprouvaient pas le besoin de quelques données de biographie et d'histoire pour éclairer ce tableau grandiose. Quelques faits et quelques dates pourraient suffire. Même un événement aussi notable, par exemple, que le double suicide dont Kleist a été le héros tragique, gagnerait à être rappelé autrement que par un mot allusif. Peut-être ne manque-t-il simplement à ce livre que quatre ou cinq pages de chronologie et de résumé historique, qui feraient voir

¹¹ [In « Merveilleux et poésie romantique », *Les Quatre vents*, n°7, Paris, 1946].

¹² Voici la notice consacrée à Novalis :

« L'acte philosophique par excellence est le meurtre de soi. »

Ses œuvres, ses amours, sa présence et sa mort ont eu tout le rayonnement profond d'une opération magique sur le romantisme, dont il reste et demeure la perle mystérieuse.

Novalis, si tout ce qu'il écrit porte ce charme de pureté, ce souffle des hauteurs et le sanctifiant éclat de la transparence ingénue, c'est que le poids tout entier de sa douleur est demeuré en lui. *Les Disciples à Saïs* et son « roman » *Henri d'Ofterdingen*, restés inachevés, d'élan pur ; *Les Hymnes à la Nuit*, *Les Chants spirituels*, d'une simplicité orphique ; la masse harmonieuse des *Fragments*, un bref *Journal* et quelques lettres, voilà l'œuvre de ce Mozart de la pensée qu'auréole de sainteté la plénitude d'une vie accomplie immensément. Il est mort à vingt-neuf ans.

en outre comment beaucoup de ces vies géniales sont entremêlées. Si, comme je l'espère, le succès que mérite cet ouvrage lui vaut des éditions nouvelles, je demande à Guerne de songer à lui donner un complément de cette espèce.

Du moins le petit défaut que je signale ici a-t-il pour heureuse contrepartie de nous rendre difficile toute lecture trop superficielle de cet ensemble prestigieux. Sans doute, comme dans toutes les anthologies, est-il possible de piquer ici ou là dans celle-ci le morceau qui nous attire. Mais on ne perd ni son temps ni sa peine à entrer au vif et au plein de ces huit cents pages et à pénétrer du même coup dans un mouvement de l'histoire d'Occident où maints êtres passionnés semblent avoir échangé les uns avec les autres des amours sublimes, des morts mystérieuses, des aliénations, des extases, pour projeter jusqu'à nous les éclairs d'une poésie surhumaine. Armel Guerne a voulu faire jaillir des textes eux-mêmes cette effervescence d'âmes et de cœurs en feu. Suivez le cours de ces textes : vous allez saisir le fil d'une histoire dont beaucoup de personnages se donnent la main.

Voici Hölderlin¹³, pour commencer. A tout seigneur tout honneur. Il est le seul dont le traducteur nous donne à lire le texte original en regard de la version française : comme si ses efforts abdiquaient devant cette poésie unique au monde. Poésie où les mots sont aux mains du génie comme ils furent pour l'homme d'avant le péché, quand Dieu lui donna mission de créer de nouveau les choses en les nommant. Nous sommes d'emblée au sein de cette aventure à demi divine où se jette le romantisme allemand, cette exploration d'entre les choses et les mots (dont

¹³ [Notice de Hölderlin :

*« Je suis glacé, figé de froid dans cet hiver qui m'environne,
Et de fer est mon ciel ; et de pierre je suis. »
« Semblable à un enterré vif, mon esprit se rebelle
contre les ténèbres où il est enchaîné. »*

Lyrisme, en français, ne veut pas dire grand'chose. Pour Hölderlin, il faut nécessairement revenir et penser à ce moment mystérieux et capital de la Genèse, qui vit l'homme – dans sa lucidité antérieure au péché, sa transparence antérieure au tout premier sommeil – recevoir de Dieu la responsabilité, le soin et le pouvoir de nommer de leur nom toutes les créatures. Puissance mystique du verbe : la poésie vient de là, de ce sanctuaire fait de lumière et d'ombre, où les générations faillies peuvent retrouver toujours, « par ces armes du verbe », la permission suprême de

« Parler seul/Avec Dieu, »

comme Hölderlin a su le dire au plus près.

Toutes les autres disciplines humaines ne sont guère que des distractions plus ou moins abusives, où l'essentiel est ce dont on ne parle jamais.]

Novalis, dans une page intitulée *Monologue*, fait un tableau saisissant), cette poursuite d'une autre vie entre la vie et la mort. Les plus beaux textes de Hölderlin sont là, dans un rassemblement essentiel. Et puis, voici qu'y est aussi ce que nous avons craint de ne pas trouver d'abord : une évocation de la vie du poète, de l'amour de Diotima, des longues années de folie chez le menuisier de Tübingen. Voici une lettre de Diotima à son amant (une autre que celles que nous avons lues l'autre jour dans *L'Anthologie de l'amour sublime*¹⁴). D'autre part, les évocations biographiques sont fournies par des contemporains du poète : ce sont les témoignages narratifs laissés par Wilhelm Waiblinger et Gustav Schwab sur l'existence de Hölderlin dans la maison du menuisier et sur sa mort. Enfin voici deux passages de Bettina von Arnim, où sont exaltés l'homme et l'œuvre ; ces pages sont adressées par Bettina à son amie Caroline de Günderode, dans le livre qu'elle lui a consacré. Et, cette fois, le fil est bien noué, pour nous conduire à travers le romantisme allemand, vers tous ses charmes et ses fantasmes, vers les héros et les héroïnes de ses tragédies.

A suivre.

Nouvelles et Variétés.



DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

Xavier Marmier

Une notice nécrologique en date du 31 octobre 1892 rapporte ces propos de Xavier Marmier : « Cette année [1831], je partis pour l'Allemagne et m'en allai droit à Leipzig sans savoir un mot d'allemand, et je me mis en pension dans une bonne famille bourgeoise qui ne savait pas un mot de français. Je dînai et soupai avec elle. La conversation n'était pas facile. Nous parlions par signes, comme les muets. Mais à force de chercher les mots dans le dictionnaire, et à force d'en entendre, j'en vins bientôt à en savoir assez pour traduire des contes populaires que la maison Levrault, de Strasbourg, voulut bien imprimer et vendre à mon profit. Avec le produit de mon travail, je pus visiter une partie de l'Allemagne du Nord ; et quand je revins en Saxe, je courus chez mes bons hôtes, avec qui je pouvais maintenant causer tout à mon aise, non sans pouvoir leur offrir aussi, le dimanche, une bouteille de vin du Rhin, car j'étais plus riche qu'à mon premier voyage. » Ces « Soirées d'Allemagne » paraîtront en 1833, dans la *Nouvelle Revue germanique*. Le jeune Xavier Marmier avait publié l'année

¹⁴ [*L'Anthologie de l'amour sublime*, par Benjamin Péret, parue aux éditions Albin Michel, en 1956.]

précédente, dans la même revue, la première traduction en français, même incomplète, de *Henri d'Osterdingen* : « Si cet extrait, tout imparfait qu'il est, porte les littérateurs français, qui ne connaissent pas encore ce jeune, mais grand écrivain, à faire sa connaissance dans sa langue maternelle, j'aurai atteint le but que je me suis proposé en entreprenant ce travail si pénible et si difficile »¹⁵.



Xavier Marmier, à l'âge des Soirées allemandes.
Source : Gallica.bnf.

On a tant parlé de cette tristesse que l'on éprouve à se reporter vers un passé que l'on regrette, à faire revivre dans sa mémoire des jours qui ne sont plus, qui peut-être ne renaîtront plus. Et cependant elle est douce cette tristesse quand elle revient s'emparer de l'âme ; elle la nourrit elle l'empêche de sentir le vide de tant de choses. Puis voyez : si le présent trompe vos espérances, si l'avenir est encore trop sombre pour arrêter vos regards, ne faut-il pas chercher votre refuge dans le passé ? Là du moins se retrouvent tous ces éclairs de bonheur, toutes ces joies furtives qui ont de temps à autre traversé votre vie ; là sont vos

¹⁵ *Nouvelle Revue germanique*, 1832, t. XI, p.71.

amitiés d'enfance, vos rêves de jeune homme ; là se montrent encore avec leur nature intime, et les causeries de famille, et les premières leçons de votre père, et les chastes caresses de votre sœur. Vous fuyez ces affaires qui vous obsèdent ces jours qui vous pèsent, ces hommes qui vous jouent, et votre imagination vous reporte à cette époque de paix et de bonheur, votre front chauve se recouvre de sa première chevelure blonde ; votre regard devient vif et joyeux, votre âme se rajeunit et se retrempe ; vous vous enveloppez de vos souvenirs comme un roi d'Orient avec son manteau de pourpre, comme une chrysalide avec son linceul de soie. Hélas ! C'est que le souvenir est une coupe d'or, où chaque fleur que nous cueillons dépose son parfum et ses fraîches corolles. C'est que le souvenir est un sanctuaire où toutes nos joies retournent plus pures, où toutes nos affections s'arrêtent dégagées du pouvoir des sens, doux et gracieux fantômes dont la voix résonne si mélodieusement, dont le regard est doué de tant de charme. Le présent se traîne lourd et grossier dans toutes les pénibles occupations de la vie, dans tout le tumulte des passions ; l'avenir se déroule d'une manière vague et confuse, chaque jour, chaque heure nous en amène une partie, mais qui sait comment sera le reste ? L'avenir ressemble à ce large lac que vous allez regarder le soir. Au près de vous l'onde apparaît encore claire et tranquille, l'onde s'argente aux rayons de la lune, et murmure doucement à vos pieds. Mais là-bas où votre œil ne peut encore pénétrer, là-bas où le nuage est si gros et si sombre, qui vous dit qu'il n'y a pas une tempête, un écueil, une barque entr'ouverte, un naufrage ! Parlez donc du passé ; le passé n'est plus de ce monde, mais n'appartient pas encore à l'autre ; le passé retourne à Dieu, mais il nous entraîne avec lui. Le passé, c'est l'idéal, dont l'avenir ne sera peut-être qu'un vain rêve, et le présent une triste réalité.

Vous m'avez rappelé aux soirées d'Allemagne, pardonnez-moi de vous faire tout ce long préambule. Mais ces soirées sont aussi quelque chose qui m'a rendu bien heureux, et que je ne retrouve plus ; parfois seulement, quand je suis seul dans ma chambre, las des nouvelles déceptions que j'ai moissonnées dans le jour, des nouvelles amitiés qui se sont brisées comme un verre fragile entre mes mains ; des nouvelles gens qui ont entr'ouvert l'épiderme d'emprunt qui les recouvre, et m'ont fait voir leur cœur mauvais, leur âme saignante ou blasée, je tâche de fermer les yeux à toutes ces misères, et de m'en retourner encore dans ces maisons d'Allemagne où je trouvais des amis vrais, et des âmes pleines de sève et de jeunesse. Si je pouvais vous raconter ces soirées comme je les ai vues, sans faste, sans bruit, sans éclat, ces bonnes soirées, avec leur ton naïf et flegmatique, il y a bien des gens qui pourraient

en rire ; car ce n'était rien, mon Dieu, rien du tout. La plus humble soirée que donne un notaire de petite ville, un marchand de vin, serait auprès de nos soirées d'Allemagne comme une grande dame qui va à la cour à côté d'une pauvre jeune fille qui vend des bouquets de violette.

Par exemple ce qui nous arrivait souvent, c'était de nous réunir à huit heures en hiver, auprès d'un grand poêle en terre cuite, qui portait jusqu'au plafond une belle statue de la Pitié. Là se trouvaient tout à la fois père, mère, frères et sœurs, et moi, pauvre étranger, auquel la famille allemande tâchait de rendre une famille. Le père avait travaillé tout le jour assidûment dans son comptoir ; de ses cinq enfants les uns avaient été ses adjoints fidèles, les autres étaient allés à l'école, et leur mère, bonne femme allemande, avait veillé aux soins du ménage, reçu quelques visites et tricoté son bas. Maintenant l'heure était venue de se retrouver tous ensemble ; alors l'un ne prétextait pas une occupation importante pour s'en aller faire une partie de billard ; l'autre ne songeait pas encore qu'il pouvait être mieux dans son cercle de joyeux camarades qu'auprès de ses parents. On posait la théière sur la table, on jetait du bois au feu, et nous entendions paisiblement souffler le vent du nord. Quelquefois nous nous mettions tous en rond autour de la table et nous lisions. Nous lisions les *Paraboles de Krummacher*¹⁶, *Hermann et Dorothee*, un conte de l'*Urania*, une comédie de Kœrner ou les poésies lyriques d'Uhland, ou la *Genofeva* de Tieck. Quand c'était le tour des autres personnes de lire, on avait bien soin d'articuler lentement et distinctement chaque mot, chaque syllabe, afin de me rendre le sens de la phrase intelligible. Quand c'était le mien, on corrigeait mes fautes de prononciation, on m'expliquait ce que je ne comprenais pas.

Puis nous prenions le thé et nous faisons une pause de lecture, un marquage de conversation. Nous entendions la voix du *Nachtwächter* (gardien de nuit) qui criait les heures, et quand une fois nous en étions venus à parler de ce pauvre homme qui s'en allait ainsi par le froid, par la nuit, exercer son rude métier, nous nous trouvions bientôt auprès du voyageur errant sans connaître son chemin, à travers les neiges, auprès du vieillard indigent qui se couche sur son grabat, et ne peut se garantir du froid.

Souvent notre entretien revenait sur l'histoire de nos dernières guerres, sur ces grands événements dont mes hôtes avaient été témoins. On me racontait cette horrible bataille de Leipzig [16-19 octobre 1813], ce pont brisé, ces milliers d'hommes engloutis par

¹⁶ [Les *Paraboles* de Krummacher (1767-1845) ont été traduites en français quelques années plus tard, en 1838.]

les eaux ou massacrés par le fer ennemi. On n'enterrait pas alors les cadavres un à un, mais par charretées ; les hôpitaux regorgeaient de morts et de blessés ; les maisons particulières ressemblaient à des hôpitaux ; chaque jour le tombereau faisait sa tournée, et chaque jour il s'en allait conduire au cimetière sa lourde charge. Si jamais vous parcourez les plaines qui environnent Leipzig, vous verrez de distance en distance des monticules recouverts d'une herbe épaisse. Inclinez-vous et saluez ; il y a là bien des braves qu'une mère pleure peut-être encore aujourd'hui.

Les Saxons avaient beaucoup souffert de tous les passages de troupes, de tous les impôts auxquels on les assujettissait. Les habitants de Leipzig paient maintenant encore, en 1833, une contribution extraordinaire pour acquitter les dettes de 1813. Mais ils ne se montrèrent pas un instant infidèles aux devoirs de l'hospitalité. Les Français furent traités chez eux comme des frères. Les uns étant guéris s'en revinrent, dans leurs foyers ; les autres ne trouvèrent qu'un tombeau là où ils étaient venus chercher de la gloire ; et les Saxons donnèrent aux premiers un baiser d'ami, et aux autres une larme. Quand les alliés envahirent la Saxe, la position de nos malheureux compatriotes qui se trouvaient là, blessés, devint horrible, et celle de leurs hôtes assez difficile ; car un grand nombre d'officiers russes et cosaques, n'écoulant que leur haine particulière, leur soif de vengeance, oubliaient envers des ennemis vaincus tout sentiment de générosité. Alors on vit des soldats d'Alexandre arriver en despotes dans leurs logements, et réclamer pour eux d'un air qui ne souffrait point de réplique, le lit réservé à nos pauvres malades ; d'autres ne se conduisirent pas comme des êtres civilisés, mais comme des cannibales. La bonne veuve chez laquelle j'ai passé à Leipzig une année de paix et de contentement que je ne puis oublier, avait dans sa maison, à l'époque où cette ville tomba au pouvoir des alliés, un capitaine d'infanterie français dangereusement blessé. Un officier russe arrive chez elle, le sabre à la main, et dans un transport de fureur, auquel on a tant de peine à croire, s'écrie : vous avez un Français chez vous, il faut que je le tue. Cette femme, cette mère de famille, à laquelle, en d'autres moments, le bruit d'une feuille eût pu faire peur, devenue tout à coup héroïque, se jette au-devant de ce forcené et l'empêche de passer plus loin. Après cela le capitaine français mourut de ses blessures, et sa mère reçut un jour tout ce qu'il laissait, ses épaulettes et sa croix d'honneur.

Quand nous avons ainsi là causé jusqu'à dix ou onze heures du soir, on se levait à regret, on échangeait lentement et parfois à plusieurs reprises un bonsoir affectueux, un serrement de main, et l'on se quittait avec l'espoir de se retrouver bientôt.

A suivre.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 : Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Victor de Mars, « Novalis » (suite et fin), *Revue de Paris*, 1841.
- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, Angers, 1904.
- André Rousseaux, « Les Romantiques allemands », *Le Figaro littéraire*, 19 janvier 1957.
- Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1838.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2020